



BRIGITTE ENGUEPAND

Sylvie Debrun et Vincent Winterhalter, héros d'une pièce anglaise remarquable.



■ La chronique théâtre
de Philippe Tesson

Une leçon de théâtre

La version de Browning

De Terence Rattigan. Traduction :
Séverine Magois, mise en scène Didier
Bezace, avec A. Libolt, S. Accart,
V. Winterhalter et S. Debrun. Théâtre
de la Commune d'Aubervilliers
(01.48.33.16.16).

Tous les ingrédients de la convention sont ici réunis, rien n'y manque. On est dans les années 45-50. Un collège anglais plus vrai que nature. Un professeur de grec en bout de course, racorni par l'échec, caricature d'austérité. Un couple en débâcle : l'épouse insatisfaite, le mari soumis. Un amant bien sûr, jeune, sémillant. Des passions médiocres, des ambitions mesquines. Un vase clos. Le mensonge. Un réseau touffu de non-dits. Une précision d'observation et d'écriture très réaliste. Comme on connaît mal l'auteur - Terence Rattigan, qui rencontra en Angleterre un très grand succès avant que son œuvre ne fût submergée dans les années 60 par le jeune théâtre de la révolte - et comme non sans honte on ignore tout de cette pièce, on part assez circonspect au vu de ces apparences.

Eh bien, il suffira de peu de temps pour que le miracle opère. L'œuvre s'imposera vite à nous, dans la solidité de sa construction, dans la délicatesse de sa psychologie et dans la vertu particulière de son écriture, une écriture discrète et comme sus-

pendue. Cette convention que l'on craignait s'efface et l'on s'abandonne, pris en charge par une main très sûre. Celle de l'auteur évidemment, qui sait où il va et nous y conduit au gré de cheminements raffinés. Mais aussi celle du metteur en scène Didier Bezace, qui signe là un travail d'exception et nous livre une superbe leçon de théâtre.

La pièce de Rattigan est construite autour d'un personnage, de qui tout procède et vers qui tout converge. Une figure centrale, bien entendu très ambiguë, sans quoi pas de théâtre, pas de mystère. Une sorte de héros négatif, que la vie a épuisé en ce qu'elle l'a laissé sur un sentiment d'échec. Il en a conçu un vif mépris de soi-même, jusqu'à sembler refuser que les autres l'aiment. Un événement imprévu viendra malgré lui à bout de cette orgueilleuse résignation. L'espace d'un instant il se trahira et la vérité de son humanité se révélera. Ce théâtre psychologique, fût-il très maîtrisé comme c'est le cas ici, ne résiste à l'écueil de la convention que s'il est incarné par des acteurs de premier ordre. La démonstration que nous livre Alain Libolt est proprement éblouissante. Il compose un personnage douloureux, hiératique et dévoré, égaré dans une solitude tragique que la très belle scénographie de Jean Haas - un immense amphithéâtre désert - souligne avec efficacité. ■